

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 97 (1952)
Heft: 9

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

INFORMATIONS

Société suisse des Officiers

La Commission des Conférences et Excursions de la S.S.O. procède actuellement à la composition des listes de conférenciers à soumettre à toutes les sections pour l'exercice 1952/53.

Elle fait appel à tous les officiers de milice susceptibles de figurer sur cette liste pour qu'ils adressent au plus vite à son secrétaire, Capitaine Pierre Nicod, 49, rue de Montchoisy, Genève, leurs noms, grade, adresse, numéro de téléphone et les sujets qu'ils sont à même de traiter. Un court résumé de quatre à cinq lignes sur chacun des sujets serait aussi le bienvenu.

Nous demandons également aux sections d'attirer l'attention de ceux de leurs membres qui pourraient entrer en ligne de compte sur cet appel.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

✓ **Au G.Q.G. de Joffre, réflexions sur ma vie militaire**, par le général Pichot-Duclos. — Paris.

Rédigés d'une plume alerte, les souvenirs du général Pichot-Duclos sont d'une lecture aussi agréable qu'instructive. De nombreuses anecdotes et maints portraits rapidement crayonnés émaillent le récit des étapes que parcourait un officier d'active de cette solide armée française de la « revanche » qui opéra le redressement de la Marne et soutint le long cauchemar de la guerre des tranchées : Saint-Cyr, temps de régiment (à l'époque de l'affaire Dreyfus), stage à l'Ecole de guerre, puis service dans les états-majors et temps de commandement. Le capitaine breveté Pichot s'était fait l'avocat d'un large emploi de l'avion pour l'observation et l'intervention au sol. Quelques mois passés à la nouvelle section aéronautique du ministère de la guerre lui ouvrirent l'accès des hautes sphères où stratégie, politique et diplomatie réunissent généraux et ministres

dans une ambiance qui n'est plus tout à fait celle des états-majors de troupes.

La déclaration de guerre le retrouve membre du 3^e Bureau (opérations) au G.Q.G. de Joffre. Après la bataille de la Marne, sur laquelle il avoue ne pouvoir guère révéler de détails inédits, il vécut la période la plus intéressante de son service d'état-major comme officier de liaison entre le haut-commandement et la 1^{re} armée du général Dubail. Il put ainsi voir en action plusieurs grands chefs aux prises avec des difficultés de commandement dont l'évocation ne manque pas de vivacité et de saveur. A maintes reprises, notre mémorialiste souligne la fermeté et le tact du général en chef dans ses rapports avec les commandants subordonnés, son souci constant de maintenir un lien étroit avec le front, de connaître de première main l'état de la troupe et le détail de ses expériences au feu, pour les faire diffuser aussitôt dans les autres secteurs au contact et dans les centres d'instruction de l'arrière. Il montrait ainsi un sens des réalités dont son pays devait amèrement regretter l'affaiblissement dans la génération qui suivit, aussi bien militaire que civile.

Lecture à recommander en particulier aux officiers qu'intéressent les problèmes du travail d'équipe dans les états-majors et les rapports entre ceux-ci et la troupe.

R.

La Jungle est neutre, par F. Spencer Chapman. — Editions du Seuil, Paris.

L'auteur, colonel dans l'armée anglaise, n'est certes pas un officier de salon. A le suivre pendant ses trois années de jungle malaise, on apprend beaucoup de choses dans le domaine de la guérilla et du sabotage. Et surtout, on en vient à l'idée que seuls des caractères exceptionnels peuvent être engagés dans cette lutte sans merci sur les arrières de l'ennemi. L'amateurisme n'y a point sa place : l'entraînement physique est intense et les connaissances indispensables sont multiples et diverses. Livré à lui-même, le saboteur doit trouver dans son propre fonds toutes les ressources et toutes les réserves en courage, en ténacité et en patience que réclame ce dangereux métier avec, brochant sur le tout, une dose de flegme et d'optimisme peu commune. Nommé instructeur des troupes irrégulières entretenues par l'Angleterre en Malaisie occupée par les Japonais, le colonel Chapman passe souvent, au prix de difficultés inouïes, d'un camp à l'autre. Il n'a pas l'entière confiance des communistes qui interceptent ses messages et le considèrent comme leur prisonnier. Ses guides ne sont pas toujours des modèles de fidélité. Les fièvres le font cruellement souffrir. Mais comme il est un des seuls à connaître l'ensemble du « réseau », sa vie est précieuse à tous et l'aide ne lui est pas ménagée. Son activité est grande et efficace tant qu'il dispose d'un personnel instruit. L'usure de celui-ci est rapide et il faut sans cesse former de nouveaux cadres et entraîner de nouvelles équipes. Les armes et les munitions font parfois défaut à ces hommes qui luttent contre un ennemi sans pitié pour les francs-tireurs. La guerre est longue : une habile propagande montre l'Européen battu, écrasé, jeté hors de cette partie de l'Asie déjà asservie

par les troupes du Mikado. Chapman et ses compagnons sont partout, prenant la parole dans les assemblées politiques, redonnant courage aux chefs locaux, apportant l'apaisement aux clans rivaux. Traqués, pourchassés, les derniers Anglais peuvent néanmoins se maintenir dans la jungle jusqu'à la capitulation du Japon. Ils en sortiront, tels des fantômes, pour faire respecter entre partisans et Japonais les clauses d'armistice. Cet ouvrage nous apporte une belle leçon d'énergie et la preuve réconfortante que ce ne sont pas toujours les gros effectifs qui gagnent les batailles ou du moins qui préparent la victoire.

Dz.

La dernière brigade, par *Maurice Druon*. — Juillard, Paris.

Un roman ! oui, sans doute, mais un roman qui recompose parfaitement l'atmosphère propre à l'Ecole de cavalerie de Saumur.

Maurice Druon remportera en 1948 le Prix Goncourt. Dès les premiers mois de la guerre, il est à Saumur. Il participe à la bataille de la Loire. Après l'armistice, il se retire dans le Midi de la France où il retrouve son oncle, l'écrivain Joseph Kessel. Accompagné de celui-ci, il traverse les Pyrénées et l'Espagne et rejoint l'Angleterre. Jusqu'à la fin des hostilités, Druon est correspondant de guerre et parcourt le front occidental, depuis la frontière suisse jusqu'à la mer du Nord. Aujourd'hui il est considéré comme un écrivain complet, observateur constant de son semblable et utilisant toutes les techniques de l'expression, roman, théâtre, essai, cinéma, radio, journalisme et conférences. Son livre solidement construit est certainement l'un des meilleurs romans qu'aient inspirés les événements de l'an 40.

Victoire ou défaite, le combat livré par les cadets de Saumur serait-il le dernier tournoi de l'esprit chevaleresque ? Entrés à l'Ecole le 1^{er} mai, les élèves officiers de la nouvelle promotion de cavalerie ne connaissent rien des dangers de la guerre. Leurs préoccupations ne s'étendent pas au-delà de leurs chevaux, de leurs uniformes et des programmes d'études auxquels s'étaient soumis, jadis et naguère, bon nombre de ceux qui portèrent leur nom. Et puis, le 15 juin, ce furent l'alarme et le branle-bas. Les brigades sont reformées et dans l'espoir fou d'un miracle toute l'Ecole partit en guerre comme pour une manœuvre. Evidemment les secteurs sont vastes, mais à des cavaliers on peut confier beaucoup plus... Et les cadets se mettent joyeusement à barrer les chemins et à creuser des trous. Le 17 juin, l'aveu de la défaite est prononcé. Le lendemain, c'est le contre-ordre monumental, comme jamais peut-être il n'y en eut de plus grand dans toute l'histoire militaire. Le gouvernement, qui avait annoncé la veille sa volonté de capituler, proclamait par communiqué : « la résistance continue ». La guerre était perdue, mais elle ne se terminerait pas sans eux et se battre pour l'honneur leur semblait un motif suffisant. Leur baptême du feu fut grandiose. Ils ne flanchèrent pas. « Là où l'adversaire pouvait jeter un régiment sur le terrain, leur relance était misérablement limitée à un petit peloton. Sur quarante kilomètres de front, toute l'Ecole, éperons aux pieds plastronnait comme pour un dernier exercice de cadres sur grande

échelle. Chacun était tellement sûr de soi et de faire tout son devoir qu'on n'imaginait pas que cela fût insuffisant ».

Cela le fut, nous le savons, mais le sacrifice des cadets de Saumur, s'il ne sauva pas le pays, témoigne en faveur d'une élite militaire bien française qui, aujourd'hui comme hier, est prodigue de son sang.

Dz.

Commandos d'Indochine, par G.-L. Descamps. — Edition de la Porte Saint-Martin, Paris.

Présentant ce roman, l'auteur n'a pas cherché à faire connaître la vie des soldats d'Indochine. Il s'est complu à montrer un combattant des rizières parmi les autres ; un homme désabusé qui se bat âprement parce qu'il craint moins de mourir que de vivre.

Le lecteur suivra Georges Dauphin, sous-officier épris d'héroïsme et de solitude sur les chemins de la Mort. Avec lui, il aura peur dans la brousse indochinoise, repaire d'un ennemi insaisissable, source de maux innombrables et dédale aux pièges multiples. Il faut être soldat dans l'âme pour supporter cette guerre d'escarmouches où chaque engagement se solde par des pertes sanglantes, des prisonniers mutilés et des blessés achevés.

Longtemps les effectifs du Corps expéditionnaire français furent échelonnés jusqu'aux frontières du Yunnan, au pied du Mur de Chine. Montagneuses et richement boisées, ces régions furent, pour les Français, de véritables coupe-gorge où les embuscades du Viet-Minh ne se comptaient plus ; un convoi se voyait fréquemment accroché quatre, cinq, voire même dix fois sur les cent cinquante kilomètres à couvrir. Les « accrochages » furent tellement meurtriers, qu'il fut prouvé qu'il était préférable de monter à l'assaut des pitons plutôt que de subir le déluge de feu et de fer qui en déferlait. Enfin, le commandement admit que certaines routes devenaient impraticables et ce furent les évacuations de Cao-Bang, de Phulang-Tuang et de Chomoï. » L'abandon de Cao-Bang aboutit à un carnage massif. Alarmée, la presse s'en saisit, l'opinion s'alarma et le général de Lattre de Tassigny fut dépêché en Indochine. Nous connaissons au prix de quels sacrifices personnels ce chef prestigieux rétablit une situation que d'aucuns jugeaient irrémédiablement perdue. C'est à son fils Bernard et à ceux qui combattent et qui meurent au sein des « Commandos d'Indochine » que cet ouvrage est dédié.

Dz.